

JEAN-PAUL STEIGER

LA PLUS
CHOUETTE
HISTOIRE
DE TOUS LES TEMPS

Préface de Georges Brassens



FERNAND NATHAN

Au chapitre 17, intitulé "Les bons génies", il énumère les personnalités qui, en 1958, ont apporté leur soutien au club "Jeunes Amis des Animaux" : Jean Richard, qui les invite à une journée en faveur de la SPA dans son centre d'Ermenonville, la chanteuse Marie-José Neuville, qui leur offre une chronique dans son émission de radio destinée aux jeunes, le Docteur Albert Schweitzer, qui leur adresse un message se terminant par cette phrase "L'enfant qui sait se pencher sur l'animal souffrant saura un jour tendre la main à son frère.", Maurice Herzog, nouveau Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et des Sports (ministère qui vient de voir le jour), qui leur octroie une subvention, et Brigitte Bardot, qui militait déjà pour la défense des animaux. Puis il ajoute :

Mais cette distribution ne s'arrête pas là. Il y manque un nom... et pas un des moindres!

Là encore, c'est un hasard fabuleux qui intervint pour faire entrer ce personnage dans notre histoire. Un hasard qui se contenta de placer sur mon chemin quelques chats faméliques...

Chaque soir, pour regagner le domicile familial, j'allais prendre le métro à la station « Plaisance ». Et, sur mon trajet, je n'avais pas tardé à remarquer de nombreux chats errants et craintifs qui se faufilaient furtivement le long des murs.

Les silhouettes efflanquées de ces petits félins avaient pour habitude de se rassembler là où des âmes charitables leur apportaient à heure fixe, et toujours au même endroit, de quoi se rassasier. Les âmes charitables en question se présentaient généralement sous l'aspect de personnes âgées et certainement peu fortunées, qui se privaient probablement pour servir à tous ces chats leur soupe populaire, et qui essayaient courageusement les railleries de tout le quartier.

Le lieu de mon travail étant voisin des abattoirs de Vaugirard, je me suis dit que je pourrais sans problèmes apporter ma contribution à cette œuvre des « Petites Sœurs des Chats » en me procurant de la viande à bas prix. En fait, des chevillards sympathiques me la donnèrent gratuitement (pour tout dire, ils me demandaient en contrepartie de leur dessiner des femmes à poil).

Sans complexes, je me mis donc à jouer les « mères à chats » à mon tour, en allant jucher des morceaux de viande en haut des murs afin qu'ils ne souillent pas les trottoirs. D'abord méfiants, les chats ne tardèrent pas à guetter ma visite et à venir de plus en plus nombreux à ce rendez-vous providentiel.

Mais les mémères, les vraies, me lorgnaient d'un œil plus méfiant encore. Habitues à toutes sortes de persécutions dirigées aussi bien contre elles-mêmes que contre leurs chats, elles trouvaient mon manège extrêmement suspect, et estimaient inconcevable qu'un jeune s'intéressât au problème de la faim dans le monde des chats!

Pour qu'elles ne me croient pas en train d'empoisonner leurs protégés, et apaiser ainsi l'angoisse que ma présence semblait susciter parmi elles, je crus devoir aller leur présenter mes bons offices.

Et c'est ce qui me valut de rencontrer Jeanne.

C'était une vieille dame très digne et fripée comme une pomme cuite ; mais elle était coiffée d'admirables cheveux blancs comme je n'en ai encore rencontré sur aucune pomme. Elle marchait difficilement, ses doigts décharnés étaient tordus, et malgré la méfiance hostile dont elle chargeait les regards qu'elle dirigeait sur moi, elle était incapable d'avoir l'air méchant.

Dès notre première conversation, ses appréhensions se dissipèrent et la sympathie s'installa entre nous. Puis quelque chose de plus chaleureux encore. La vieille dame était tout émue qu'un « jeune d'aujourd'hui » n'ait pas peur d'aimer les animaux et de le montrer.

Elle était si heureuse de m'inviter à prendre chez elle ce qu'elle appelait « le verre de l'amitié » que je n'osai pas refuser.

Chez elle, c'était, selon sa propre expression, « la maison du Bon Dieu ». Une modeste petite maison, au fond d'une très pittoresque impasse qui ressemblait à un coin de village d'autrefois oublié dans le Paris d'aujourd'hui. Là vivaient son mari et sa fille, et aussi un énorme chien noir aussi gros que gentil, un perroquet mal élevé qui ne cessait d'interrompre nos conversations, un canard blanc familier et comique qui trottinait en boitant dans toute la maison, et surtout, sur un perchoir, une buse aussi effrayante que pitoyable avec ses deux yeux crevés et son plumage mité ; sans oublier une demi-

douzaine de chats — peut-être bien une douzaine tout entière — car, comme disait Jeanne : « Il en arrive de partout, ils vont et viennent comme ils veulent, si bien que je ne peux plus les compter ! »

Et pourtant, détail surprenant : malgré toute cette ménagerie, la maison était d'une propreté parfaite et ne sentait même pas le chat !

J'aimerais un jour consacrer tout un livre aux nombreuses histoires de bêtes que m'a racontées la vieille dame aux cheveux blancs. (Ce serait un très joli titre : « Les Belles Histoires de bêtes de la vieille dame aux cheveux blancs. ») Car j'en garde un souvenir inoubliable et je pense que beaucoup d'enfants n'ont jamais eu la chance d'avoir une grand-mère qui leur raconte de si beaux souvenirs.

La pauvre buse avait été torturée par des gamins qui l'avaient dénichée, à la campagne... D'où une certaine méfiance de la part de la vieille dame à l'égard des enfants qu'elles considérait comme volontiers cruels envers les animaux.

Mais malgré cela, elle adorait les enfants et avait le grand mérite de ne pas se croire obligée de professer que « les bêtes valent bien mieux que les gens », ce qui la rendait d'autant plus sympathique. Il n'y avait aucun refoulement dans l'amour qu'elle portait aux animaux, aucune aigreur à l'égard du genre humain. C'était du véritable amour, et non pas l'acide compensation d'une mésentente avec ses semblables.

★

Un soir, alors que je rendais à Jeanne une nouvelle visite, je distinguai, enfoncé dans un fauteuil, un personnage silencieux et méditatif qui me considérait en tirant sur sa pipe, laquelle l'isolait dans un nuage de fumée.

Avec ses épais cheveux noirs et la grosse moustache qui barrait sa bonne figure, il ressemblait à s'y méprendre à Georges Brassens. Il lui ressemblait même tellement que c'était lui ! Mais je n'en crus néanmoins pas mes oreilles quand Jeanne me présenta, comme s'il était tout naturel qu'il habitât chez elle !

Je n'aurais certainement pas été plus impressionné si l'on m'avait présenté tout à coup à la reine d'Angleterre, ou même Dieu le Père en personne ! Car de tous mes contemporains, Georges Brassens était de loin celui envers lequel je nourrissais la plus grande admiration. Ce qui, d'ailleurs, n'a nullement changé quelque vingt années plus tard !

Cette coupable vénération m'avait pris vers les années 1955, lorsque Brassens avait commencé à défier les oreilles bien pensantes avec ses « gauloises ». Mes onze ans étaient enchantés par sa verve malicieuse, et, avec des copains, nous nous réunissions clandestinement dans un grenier, autour d'un vieil électrophone, pour savourer « le Gorille », l'« Hécatombe », « Corne d'Auroch », « Brave Margot », et autres délicieux fruits défendus.

Mais en réalité, il n'y avait rien de vulgaire et surtout rien de malsain dans le répertoire de celui qui se disait « le pornographe du phonographe », et qui, au contraire, mettait à vif notre sensibilité avec des petits chefs-d'œuvre de poésie et d'humilité tels que « Pauvre Martin », « le Fossoyeur », « Je m' suis fait tout p'tit », « Auprès de mon arbre », « Les Sabots d'Hélène », etc.

Bref, cette rencontre fortuite chez la vieille Jeanne avec celui qui enchantait mon enfance tenait véritablement du miracle. Et j'avais beau commencé à être habitué aux miracles, j'étais tellement dépassé par l'ampleur de celui-ci que je restai muet comme une carpe, tellement impressionné par mon Idole que je ne trouvai rien d'autre à faire que... de m'empresser de disparaître comme un voleur! Certains miracles, c'est vrai, sont plutôt effrayants...

En fait de miracle, Brassens vivait tout simplement là, chez Jeanne, parce qu'elle avait confondu ses moustaches avec celles de ses chats et qu'elle l'avait recueilli alors que, comme eux, il n'était encore qu'un vagabond anonyme!

Après avoir digéré la trop forte émotion de cette rencontre, j'ai eu la joie de retrouver Brassens à plusieurs reprises au fil de La plus Chouette Histoire de tous les Temps, qui a été en quelque sorte rythmée par sa guitare, ses chansons, et les pulsations de son cœur.

C'est pourquoi, au moment de rassembler dans un livre les premiers épisodes d'une histoire qui n'aura j'espère jamais de point final, je suis allé (sans affolement) cogner à son huis pour réclamer ses bons offices... sous la forme d'une préface!